

LES ROMANCIERS & LE THEATRE

Écho
de
Rabat
14. Mars

66

La Comédie Française vient de présenter une pièce tirée d'un roman célèbre. Il n'est pas dans mon intention de dire ici ce que valent « Caves du Vatican » dont mes confrères critiques ont abondamment parlé. Je constate seulement que la plupart d'entre eux ont paru plutôt déçus par la « farce » que M. André Gide a tirée de son roman. Ont-ils tort ou raison ? Le public, en fin de compte, décide. Ce qui ne signifie pas forcément que le public ait tort ou raison. C'est le cas de rappeler ici le mot fameux de Charles du Bos : « Le succès ne prouve rien, même contre ». Mais enfin si le public s'amuse à une farce, c'est déjà un bon point pour l'auteur.

En tous cas, il apparaît bien, une fois de plus, que l'adaptation d'un roman au théâtre est toujours tentative périlleuse, et d'autant plus périlleuse que l'œuvre adaptée est plus célèbre. Encore quand c'est l'auteur lui-même qui fait l'opération, nul ne peut le lui reprocher. Mais si un tiers ose s'y risquer, et surtout si l'auteur n'est plus là, à quoi ne s'expose-t-il pas ? Nous l'avons bien vu, il y a une quinzaine d'années, quand fut portée à la scène « Madame Bovary ». Quels grands cris n'a-t-on pas poussés ! Tout ce que l'on concrédait, c'est que le spectacle était beau.

Il arrive pourtant qu'un roman transposé au théâtre y fasse une carrière nouvelle. La très remarquable adaptation de « Frères Karamasov » par Jacques Copeau et Jean Cocteau, en est un exemple. Elle nous restitue sinon toute l'atmosphère et tous les détours, du moins un certain parfum de l'œuvre de Dostoïevski ; elle met adroitement l'accent sur l'essentiel. Elle méritait le succès qu'elle eut à sa création au Théâtre des Arts, sous la direction de M. Jacques Bourchié, en 1911, et à toutes les reprises qui en furent faites, la dernière au Théâtre de l'Atelier par M. André Barsacq. Encore peut-on dire qu'il s'agissait ici d'une œuvre étrangère qu'ignorait une partie du public français, et que le péril était moindre.

Mais la plus célèbre adaptation d'un roman au théâtre est certainement celle de « La Dame aux Camélias », par Alexandre Dumas fils lui-même. On peut penser ce qu'on veut de cette pièce, comme d'une façon générale, de tout le théâtre de l'époque 1860 et de l'artifice qui s'en dégage aujourd'hui (sauf de Labiche, toujours jeune) ; il n'en reste pas moins que le succès de « La Dame aux Camélias » se prolonge de nos jours. Il s'explique facilement par le fait que cette pièce, au fond, n'est qu'un rôle où les grandes comédiennes peuvent déployer tous leurs dons, ce qui satisfait le goût permanent du public pour la vedette. Sous des interprétations prestigieuses s'estompent tout ce qu'un tel ouvrage peut avoir d'artificiel. Révivement encore Madame Edwige Feuillère fut une admirable Marguerite Gautier au Théâtre Sarah Bernhardt, dans cette même salle où dans le même rôle la grande Sarah fit autrefois couler tant de larmes.

On raconte que Balzac, rencontrant un soir dans un cabaret de théâtre Alexandre Dumas (le père), lui dit :

« Quand je serai fatigué d'écrire des romans, je ferai du théâtre ». Dumas père lui répondit : « Alors commencez tout de suite ». C'est que Dumas père, dont l'œuvre dramatique est aussi considérable que l'œuvre romanesque, savait parfaitement qu'un ne s'empare pas desmaturge. Si l'on

peut — et c'est même nécessaire — y apporter certaines dispositions innées, il y a à la fois un métier subtil qui n'a aucun rapport avec le métier de romancier.

Il est d'auteurs curieux de notes qu'aucun des grands romanciers du XIX^{me} siècle ne réussit au théâtre. Quel nom aurait laissé Balzac si nous n'avions de lui que la pièce de « Mer cadet » ? Il a fallu, pour qu'elle connût un certain succès, qu'une adaptation en fût faite par Mme Simon Jullivert, qu'elle intitulât « Le Faiseur » et que joua avec bonheur Charles Dullin.

POURQUOI des romanciers de très grande classe échouent-ils au théâtre ? Flaubert fut encore moins heureux que Balzac : ses essais dramatiques sont injouables, aussi bien « Le Candidat », satire politique, qui fut créés sans succès au vaudeville, que « Le Château des Coeurs », féerie, « Le Sexe faible » (titre repris par Edouard Bourdet) et « Loys XI », drame historique, qui ne furent pas joués, ou encore « La Découverte de la vaccine », tragédie en vers sur Jenner, qui ne fut pas achevée. On en peut dire autant des essais de Maupassant. Quant à Zola, il n'était pas homme de théâtre, si plusieurs de ses romans furent adaptés, certains avec succès. Je me souviens d'une représentation de l'« Assommoir » où Lucien Guitry était bouleversant. Mais tout cela ne paraît-il pas aujourd'hui facile et suranné ? Suranné parce que facile. La reprise, assez peu indiquée, que fit il y a deux ans la Comédie-Française de « Sapho », adaptée du roman d'Alphonse Daudet, n'eut d'autre intérêt au fond que de montrer l'extraordinaire artifice de toutes ces tentatives.

Il va de soi qu'on peut être à la fois bon romancier et bon dramaturge. Il n'en est pas moins vrai que ce sont là deux arts essentiellement différents, requérant des qualités différentes et parfois opposées. Ce n'est ni la même technique, ni la même optique, ni le même langage. Ce que l'on appelle péjorativement au théâtre la littérature peut convenir au roman, mais ne convient plus ici.

En outre le théâtre est un art direct, ramassé, alors que le roman est, par essence, un art de développements. Le théâtre est un art de suggestion ; le roman est un art d'analyse. Il importe de ne pas l'oublier : il importe aussi de ne pas se tromper sur le choix des sujets : certains peuvent convenir au livre qu'ils ne conviennent pas à la scène.

Beaucoup plus que du théâtre, le roman est proche du film, dans ce sens que le roman et le film, tel par la parole et tel par l'image, peuvent se permettre de s'étendre, d'expliquer, de commenter, de développer, en un mot d'analyser. Au lieu que le théâtre, plus proche, lui, de la nouvelle, parce que, comme elle, plus ramassé dans ses développements que le roman, a pour but essentiel de synthétiser. C'est même la toute la difficulté du théâtre : il est suggestion, résonance, poésie... Poésie s'étendant non bien sûr, au sens de pièces en vers (celles ne sont pas forcément poétiques) mais au sens de prolongements de vibrations secrètes, et même, si l'on veut, de musicalité. Il y a tout un sens tout spécial et c'est bien pourqu'on de grands romanciers, à qui manque ce don, y échouent.

Jean-Jacques BERNARD.